

voir les horreurs d'une longue guerre, les tortures épouvantables qui en résultent, la ruine et la démoralisation qu'elle produit, que ces lettres écrites au jour le jour dans la fièvre de la poursuite, dans l'incertitude du dénouement final, au milieu de scènes dont la seule pensée cause un frisson d'effroi et de dégoût.

Comment une si jeune femme, jusque là délicate et timide, enveloppée de toutes les douceurs du luxe et de la tendresse, a-t-elle pu résister aux fatigues, aux émotions et aux privations que subit lady Burghersh ? Deux choses l'expliquent : Elle adorait son mari, et elle avait dans les veines le sang des Wellesleys. Petite-nièce du "duc de fer" et du marquis Wellesley, l'illustre gouverneur des Indes, elle était douée, comme eux, d'une énergie indomptable, d'un courage à toute épreuve, d'une volonté que seule la tendresse pouvait vaincre. Lorsque son mari fut nommé à son nouveau poste, son père la supplia de ne pas le suivre ; sa mère au contraire, l'y encouragea ; elle n'avait pas encore d'enfants (elle en eut douze par la suite), elle se devait à l'époux. Elle partit donc. Les flottes françaises bloquaient tous les ports de la Hollande. Pour gagner l'Allemagne, il fallait aller chercher Gothenbourg, au risque de tomber au pouvoir de quelque croiseur ennemi. La traversée dura onze jours par un gros temps.

Pour aller de Gothenbourg à Stralsund, l'endurance et la belle humeur de la jeune voyageuse furent mises à de rudes épreuves. Charrettes à deux places pour véhicules, auberges pleines où l'on était trop heureux de trouver une étroite chambre de quelques pieds carrés, de voler les écuelles de la basse-cour pour les transformer en cuvettes, d'obtenir des œufs, du café et du biscuit dur comme la pierre ! Mais on avait ses lits et une petite machine à faire la cuisine, "un vrai trésor," dont la petite grande dame se servait pour confectionner des omelettes et des fricassées de poulets délicieuses. Tout cela lui paraissait très drôle. Elle riait, fort étonnée de n'être jamais ennuyée, ni triste, ni malade, à peine fatiguée. "Certainement, disait-elle, la Providence nous rend capables de faire ce qu'il faut, car je n'éprouve aucune difficulté à tout arranger pour moi et pour mes gens."

Deux choses la soutenaient : au point de vue

matériel, la propreté de la Suède ; au point de vue moral, le dévouement du roi Bernadotte et du pays à ce qu'elle appelait la bonne cause, ou la *cause* tout court. Il faut que le lecteur français s'y résigne ; cette cause, c'était la vengeance à tirer de la France !

Dans le port de Stralsund, on échappe miraculeusement à la mort ; un brick de transport, chargé de 9,000 tonneaux de cartouches, fait explosion à 300 mètres de la galiote qui porte l'intrépide fille des Wellesleys. Elle trouve le spectacle si beau, qu'elle oublie d'avoir peur ! On gagne ensuite Berlin par des routes affreuses. La bataille de Leipzig vient d'être livrée ; le Calvaire de la France, commencé à Moscou, aura Paris pour dernier terme, et c'est ce chemin de la Passion que l'on suit pas à pas avec lady Burghersh. Le tableau qu'elle fait de l'Allemagne est malheureusement de nature à expliquer l'animosité ressentie contre celui qu'elle n'appelle jamais autrement que Bonaparte.

"Nous n'avons pas idée en Angleterre, écrit-elle, de ce que ces pauvres gens ont sacrifié à la bonne cause ; la pauvreté, la misère à laquelle ils sont réduits est affreuse. Il y a ici 38,000 blessés ; beaucoup de princesses et de dames ont vendu leurs bijoux pour leur venir en aide. On me dit que chez la princesse Louisa Radziwill, où il y a une assemblée chaque soir, toutes les dames font de la charpie pour l'envoyer aux hôpitaux... Nous avons rencontré beaucoup de prisonniers sur les routes. Le roi de Saxe et sa femme ont été amenés à Berlin hier ; le roi persiste dans sa fidélité à Bonaparte. Aujourd'hui sont arrivés 4,000 prisonniers avec Lauriston, Régnier, Bertrand, et il y a déjà des princes et des ducs sans nombre."

On les insulte, ces braves maréchaux qui n'ont fait que leur devoir, on refuse le nécessaire aux soldats ; la jeune femme trouve cela tout simple, et pourtant elle constate que beaucoup de ces malheureux, hagards, malades, à moitié nus, sont si jeunes ! des enfants ! Mais n'est-ce pas là un des plus horribles effets de la guerre que ce bouillonnement des passions mauvaises et violentes, même dans le cœur des meilleurs ?

Berlin, que lady Burghersh trouve une ville admirable (en 1813 !), est peuplé des femmes les plus laides qu'elle ait jamais vues. Et quelques